

Bulletin météorologique.

Washington, 24 octobre — Indications pour la Louisiane—Tempé en partie couvert; vents du sud-ouest.

La question de Fashoda.

Les regards de tous les hommes politiques des deux mondes sont, en ce moment, fixés sur l'Afrique Orientale où de si graves intérêts européens sont engagés; ou surtout les deux puissances qui y possèdent les plus vastes colonies, se disputent le passage du Nil, à Fashoda.

Les Anglais, étant maîtres du sud de l'Afrique depuis longtemps, et ayant pu, depuis une quinzaine d'années, par suite d'une faute commise par la république française, s'emparer non-seulement de la Basse, mais aussi de la Haute Egypte, prétendent conserver, à leur bénéfice exclusif, tout le cours du Nil qui les mettrait en possession, du haut en bas et de bas en haut, de toute la partie orientale du continent noir.

La France qui a de puissantes colonies dans l'Afrique occidentale et s'avance de l'Occident à l'Orient, s'est emparée de Fashoda sur le fleuve en question, afin de s'y procurer un débouché vers les côtes orientales, au sud desquelles s'étend Madagascar, et vers la Méditerranée on est située sa grande colonie d'Algérie.

En fait, elle se trouve dans une impasse, en face de Fashoda et dans la contrée dite Bahr-El-Ghazal. Toute la question est de savoir qui l'emportera, de l'Angleterre, qui veut rester maîtresse absolue du cours de Nil, ou de la France qui prétend se créer un débouché de ce côté.

Il ne faut pas avoir longtemps étudié la carte de cette partie du monde, pour comprendre que si les Anglais restent seuls en possession de tout le cours du fleuve, ils sont, par ce fait même, les maîtres absolus de toute la partie orientale de l'Afrique et qu'il leur sera facile d'y écraser les nationalités qui y détiennent un territoire quelconque.

Il n'est guère possible aux Anglais de laisser les Français s'implanter à Fashoda, qui est le but de tous leurs efforts, depuis quinze ans. Il est encore moins probable que les Français s'en retirent, car ils ont été les premiers occupants et c'est un point qui entre dans leur sphère d'influence aussi bien que dans celle des Anglais. De là, les bruits de guerre qui existent en ce moment. Les deux nations armées; leurs flottes s'apprennent à se ruer l'une sur l'autre.

N'y a-t-il donc pas moyen de régler cette question à l'amiable? Ce n'est pas un simple problème franco-anglais qui s'agit; il intéresse toute l'Europe, tout l'ancien monde — la Russie, l'Italie, l'Allemagne, la Belgique, groupés autour du Bahr-El-Ghazal, tout autant que la France qui l'occupe au centre.

Espérons que nous en serons quittes pour la peur, et que tout s'arrangera, sans brûler une seule mèche. Il est temps d'en finir avec ces querelles interminables et ces incessants appels aux armes.

La convention de Memphis.

Memphis, Tennessee, 24 octobre — Les séances de la convention convoquée à Memphis pour discuter les problèmes de la fièvre jaune et de la quarantaine auront lieu les 28, 29 et 30 novembre prochains. Des représentants de tous les Etats du Sud et des grandes villes du nord y assisteront.

FACHODA — ET — L'ALLIANCE RUSSE

M. Jules Delafosse écrit dans le «Gaulois»:

Il y a trois ans, le Japon faisait une guerre heureuse à la Chine. Il venait de révéler au monde la puissance triomphante de sa marine et rien n'eût arrêté sa marche conquérante, si la Russie ne s'était mise en travers. Le Japon avait jeté son dévolu sur la Corée, et il comptait bien se l'annexer comme prix de sa victoire. Mais la Russie, qui avait sur cette région des visées rivales, s'avisa, pour le circonstance d'ériger en dogme l'indivisibilité de l'empire chinois et de la Corée qui en était vassale. Le Japon n'était que médiocrement enclin à subir cette interdiction. L'orgueil du succès le poussait à passer outre, même au prix d'un conflit avec la Russie. Il eût d'autant plus volontiers accepté le combat qu'il recevait les encouragements secrets de l'Angleterre. La Russie fit alors signe à la France de la seconder dans cette affaire, et la France s'empressa de se ranger à côté d'elle. Guillaume II trouva l'occasion propice pour témoigner à l'un et à l'autre gouvernement qu'il fallait le tenir pour un ami, au besoin même pour un allié. Il intervint en tiers dans l'alliance franco-russe, et la diplomatie unie de la Russie, de la France et de l'Allemagne coalisées eut raison des ambitions japonaises. L'Angleterre n'osa pousser plus loin ses encouragements, et le Japon fut ainsi frustré des fruits de sa victoire.

Au point de vue étroit de l'intérêt national, cette coopération de la diplomatie française aux calculs de la diplomatie russe, pourrait paraître d'une justesse contestable. Mais elle était conforme à l'idée que nous nous étions faite de l'alliance russe, toute fraîche encore, et l'on doit reconnaître qu'il nous était imposé d'agir autrement. La France, en cette circonstance, se conduisit en alliée dévouée et fidèle. Elle prêta le concours de son action diplomatique, comme elle prêta le concours de ses armes à l'allié l'ennemi avait requis. C'est un de ces traits de caractère qui font honneur.

Personne ne doutait alors qu'en des circonstances identiques la Russie ne rendit à la France, avec le même empressement, le même service. Personne n'en doute encore. Mais encore faudrait-il que notre gouvernement prit la peine de le lui demander. La publication incorrecte du «Blue Book» et le retentissement volontairement donné aux exigences insolentes qu'il contient viennent d'imprimer aux négociations engagées entre les deux gouvernements un caractère particulièrement pénible. Car les commotions publiques de l'Angleterre ont le caractère d'un ultimatum, et l'ultimatum nous met dans l'alternative immédiate d'accepter la guerre ou de subir une honte.

Eh bien, qu'en pense la Russie? Nous sommes d'autant mieux fondés à lui demander son avis que la question d'Egypte est aujourd'hui comme hier une question internationale, et que la Russie, comme l'Allemagne, comme l'Autriche, comme l'Italie, comme la France, a tous les droits possibles à intervenir dans le règlement des solutions qu'elle comporte. On peut même ajouter, à ce point de vue, que si la diplomatie française avait eu la vue plus longue, cette épineuse question de Fashoda ne s'en fût jamais posée. Il y a quelques jours, le «Gaulois» me faisait l'honneur de reproduire un passage d'un discours que je prononçais, il y a trente mois, sur l'expédition projetée des Anglais vers Dongola, et dans lequel je prédisais, mot

pour mot, les suites que l'Angleterre devait nécessairement donner à son entreprise. Mais ce qu'il importe de dire encore, c'est que rien n'était plus facile que de prévenir un dessein auquel le gouvernement anglais n'assignait alors que des fins singulièrement modestes, et qui devait prendre de gigantesques proportions.

Voici, en quelques mots, cette histoire: Au commencement de l'année 1896, l'Angleterre fit savoir aux grandes puissances représentées dans la commission de la Dette égyptienne qu'elle avait le dessein de faire une expédition vers le Sud. Elle voulait tout ensemble, disait-elle, anéantir le mahdisme et secourir les Italiens alors assiégés dans Kassala. Elle assignait, d'ailleurs, pour terme à l'expédition projetée, Dongola. C'était, comme on le voit, une affaire innocente et modeste. Certains Anglais, et non des moindres, comme M. John Morley, par exemple, n'en curent pas un mot, et nous mirent eux-mêmes en garde. «Les raisons données pour cette expédition», dit John Morley en plein-chambre des communes, sont ambiguës, équivoques et vagues. Elles prouvent qu'il ne s'agit pas du développement de la politique précédente, mais bien d'une politique absolument nouvelle.» C'était, en effet, une politique, ou plutôt une conquête nouvelle, qui n'allait à rien moins qu'à rattacher, sous la domination anglaise, l'Egypte aux possessions égyptorales, par l'absorption de tout le bassin du Nil blanc.

L'entrée triomphale des Anglais à Khartoum est un des événements les plus considérables du siècle, et l'on n'exagère rien en le comparant aux débuts de la conquête de l'Inde. Il était cependant aussi facile d'empêcher les Anglais d'aller à Khartoum, que de maintenir notre situation en Egypte, avant les événements qui nous en ont évincés. Que fallait-il faire pour cela? Exactement le contraire de la procédure suivie par la diplomatie française en cette affaire. Il fallait éviter de répondre isolément à la notification de l'Angleterre et à la demande de subsides dont elle était accompagnée. M. Berthelot, qui était alors ministre des affaires étrangères, réserva son assentiment, parce que, disait-il, l'expédition pouvait modifier les conditions de l'occupation. Quant à l'autorisation demandée de puiser dans la caisse égyptienne les subsides nécessaires, il la fit refuser par les commissaires français et russes. Mais les quatre autres, en raison même de cette opposition franco-russe, s'empressèrent de donner leur consentement, et l'Angleterre, non seulement libre de son action, mais forte de l'assentiment de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie, partit pour sa conquête.

Eh bien, une diplomatie plus avisée et plus prévoyante eût deviné que son refus isolé ne pouvait empêcher rien. C'est donc à une action collective qu'il fallait recourir. L'appel fait aux puissances tutrices des finances égyptiennes les autorisait à définir et à limiter l'expédition projetée. En les appelant à délibérer ensemble sur la demande de l'Angleterre, on n'eût, sans doute, obtenu d'elle ni une opposition à l'expédition contre le mahdisme, ni un refus de subsides; mais on eût certainement obtenu que l'Angleterre, en échange de l'autorisation accordée, s'engageât à circonscrire son expédition aux strictes limites qu'elle lui assignait elle-même, et peut-être à prendre date pour l'évacuation de l'Egypte. La diplomatie anglaise pouvait être ainsi prise à son propre piège, et ainsi que fut le cours ultérieur des événements, il ne pouvait être ni échec ni un péril pour nous. Le mal est fait, et il n'y a plus à revenir. Le pis est que le conflit qui, grâce à notre imprévoyance, vient de surgir entre l'Angleterre et nous met en cause autre chose qu'un intérêt. C'est bien l'honneur national qui est en cau-

se. Le commandant Marchand n'est pas un aventurier qu'on puisse désavouer. C'est un officier français, chargé d'une mission officielle, et qui n'est allé planter le drapeau de la France à Fashoda que parce qu'il avait mission de l'y planter. Il est donc impossible de le rappeler, comme l'exigent les Anglais, sans infliger à l'honneur national un public et cuisant affront.

Il est, d'autre part, politiquement impossible à l'Angleterre de supporter cet état de l'inondation qu'elle avait projetée. Je dis politiquement, parce que la question de droit, si probante qu'elle soit, ne nous sera d'aucun secours. J'admire les publicistes et les hommes d'Etat qui s'amuse à démontrer, par des arguments juridiques, d'ailleurs irréfutables, que le commandant Marchand est dans son droit et que l'Angleterre est dans son tort. Ce sont là des amusettes. Il y eut autrefois un droit international; il n'y a plus aujourd'hui d'autre raison que la force, et l'humanité contemporaine, considérée dans ses œuvres et dans ses mœurs politiques, n'a plus de morale que l'homme des cavernes. Le plus fort prend ce qui lui convient, et voit tout le reste. Or, il convient à l'Angleterre de posséder non seulement le Bahr-El-Ghazal, mais toutes les régions circonvoisines sur lesquelles il donne accès. L'Angleterre s'empare de l'Afrique parce qu'elle sent que l'Asie lui échappe et qu'il lui faut la remplacer. Cette question vaut une guerre, et, si l'en est besoin, l'Angleterre la fera.

Contre une puissance continentale, nous saurons nous défendre sans rien céder de notre droit. Contre une puissance maritime aussi formidablement outillée que l'Angleterre, le duel est aussi inégal qu'il le serait entre un avisoir et un cuirassé d'escadre. Ce sont des parties dans lesquelles on saurait l'honneur, en sacrifiant le reste. Eh bien, ce serait le cas, j'imagine, ou jamais de recourir à l'alliance russe. La Russie est la seule puissance au monde qui puisse envisager avec sérénité, presque avec indifférence, la perspective d'une guerre avec l'Angleterre. Elle est invulnérable. Elle apparaît comme un de ces rochers puissants, aux flancs abrupts, inaccessibles, que la mer, dans ses plus furieuses colères, bat de ses vagues folles, et que de sa écume sans fin elle ébranle. C'est une condition propice pour donner de profitables conseils. Si l'alliance russe vaut réellement quelque chose pour nous, jamais l'occasion ne fut meilleure pour en faire l'expérience.

Ceux qui s'intéressent à nos affaires extérieures, et surtout ceux qui dirigent, ne sauraient trop méditer les réflexions graves et sévères que M. Lavissee publie dans la «Revue de Paris» du 15 septembre: «Nous avons souvent regretté la façon dont l'alliance russe a été pratiquée par nous. Il ne s'en est peut imaginer de plus mauvaise. Jamais notre gouvernement n'a pris soin de nous expliquer l'exacte portée de l'alliance... Il a encouragé les illusions très naturelles de ce pays facile à l'entraînement... Ensuite notre gouvernement n'a pas habitué le gouvernement russe à compter avec nous. Il a déprécié abominablement les intérêts et les sentiments de la France dans la crise ouverte par les massacres d'Arménie. C'est l'abandonnement de nous-mêmes, la Russie ne nous le demandait pas. Nous le lui avons offert; elle ne pouvait pas ne pas l'accepter. Elle l'accepta, non toutefois sans quelque étonnement.»

M. Lavissee avait bien raison. Il traduisait avec autant d'exactitude que d'autorité un sentiment qui est maintenant universel. Ce n'est pas la faute de la Russie si l'alliance franco-russe est restée entre les mains de notre diplomatie un instrument qu'elle admire, mais qu'elle n'ose toucher. Elle nous a servi encore à rien, parce que nous ne lui avons rien demandé. L'heure est peut-être venue de commencer.

On annonce que M. Emile Zola s'est mis au travail dans la retraite qu'il a choisie et prépare un nouveau roman qui aura pour titre: «L'écondité».

«Ce sera, dit-il, le premier d'une série de quatre romans, faisant suite à la trilogie: «Lourdes», «Rome», «Paris».

Zola, si l'on en croit le «Temps», aurait déclaré qu'il avait «perdu six longs mois». Aussi va-t-il rattraper le temps perdu et projeté-t-il une série de quatre volumes dont les héros seront les quatre évangélistes: Mathieu, Luc, Jean et Marc.

«Dans son exil», l'ébécène parographes de la Mouquette et de la Trouille, met, paraît-il, les morceaux en double, ce qui lui a valu des maux d'estomac violents.

On croit, cependant, que ce n'était pas l'estomac qui manquait à l'auteur de «Nana».

Quant à l'affaire Dreyfus, Zola fait annoncer qu'il en écrira l'histoire, mais que, par prudence, cet ouvrage ne paraîtra qu'après sa mort.

Ce sera le testament du Père J'Accuse.

On le voit, le grand potographe dreyfusard semble, pour le moment, avoir lâché de plusieurs crans la cause du condamné de l'île du Diable.

Il se réfugie dans l'Evangile et se fait ermite!

La Russie à l'Exposition de 1900

Guidé par le prince Tenicheff, commissaire général de la section russe et accompagné de M. Arthur Raffalovich, vice-président de la commission impériale de l'Exposition de 1900, agent du ministère russe à Paris, M. S. de Witte, ministre des Finances de Russie, a visité, la semaine dernière, l'emplacement réservé à la section russe au Trocadéro.

M. Nelson Downs, un prestigieux architecte de premier ordre, qui mérite d'être vu plutôt dix fois qu'une, et surtout avec la Papina dont le succès ne se ralentit pas, tant elle a le don de fasciner le public avec ses danses merveilleuses, au milieu d'éblouissants jets de lumière électrique. Nous engageons vivement nos lecteurs à aller voir et applaudir cette fascinante danseuse.

Quant au Biographe, ses effets sont toujours irrésistibles.

Tulane et Crescent Theatres

Il y a plus de 2000 ans, on disait avec fierté: «Civis sum Romanus». Maintenant on dit: «I am an american citizen». C'est le sujet de la pièce que vient de nous donner, cette semaine, le Tulane, avec M. N. C. Goodwin et Mlle Maxine Elliott. Ces deux artistes ont vraiment fait merveille dans cette pièce, et plusieurs fois ils ont dû reparaitre devant la rampe, rappelés par la salle entière. Ils sont, d'ailleurs, très bien entourés par une troupe habilement choisie, qui fait ressortir leurs qualités.

Tous ceux qui, parmi nous, fréquentent les théâtres américains, connaissent l'amusante bouffonnerie que l'on appelle «Who is who» et qui est interpellée avec tant de verve par nos deux inépuisables qui ont nom Kelly et Mason.

Il se sont surpassés, cette fois, et ont obtenu un splendide succès. A la comédie est venu s'ajouter une sorte de coucort dans lequel

se a vous... et tous le reste. Liliane porta la main à son cœur, elle étouffait.

—Il vous envoie, dit-elle, pour me demander de le sauver, en disant où il était à l'heure du crime, ici près de moi?

—Non, dit elle, ce n'est pas cela... Il veut au contraire que vous ne parliez pas.

Liliane tressaillit violemment.

—Que je ne parle pas!

—Oui, il vous en supplie.

—Que je le laisse, poursuivit la jeune femme dans une fébrile agitation, sous le coup d'une horrible accusation quand je le sais innocent?

—Oui, dit Mme de Lagarde, il le veut.

—Pourquoi? comment?

—Il ne vent pas qu'une souillure...

Liliane haussa la tête hautainement, sûre et fière de son innocence:

—Une souillure? fit-elle.

—Oui, poursuivit Mme de Lagarde, il a peur qu'on interprète mal...

[A continuer]

se a vous... et tous le reste. Liliane porta la main à son cœur, elle étouffait.

—Il vous envoie, dit-elle, pour me demander de le sauver, en disant où il était à l'heure du crime, ici près de moi?

—Non, dit elle, ce n'est pas cela... Il veut au contraire que vous ne parliez pas.

Liliane tressaillit violemment.

—Que je ne parle pas!

—Oui, il vous en supplie.

—Que je le laisse, poursuivit la jeune femme dans une fébrile agitation, sous le coup d'une horrible accusation quand je le sais innocent?

—Oui, dit Mme de Lagarde, il le veut.

—Pourquoi? comment?

—Il ne vent pas qu'une souillure...

Liliane haussa la tête hautainement, sûre et fière de son innocence:

—Une souillure? fit-elle.

—Oui, poursuivit Mme de Lagarde, il a peur qu'on interprète mal...

[A continuer]

Mrs. Winslow's Soothing Syrup

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS OF MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEething, with PERFECT SUCCESS. IT SOOTHES the GUMS, SOFTENS the GUMS, ALLAYS ALL PAIN, CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHEA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for Mrs. Winslow's Soothing Syrup, and not any other kind. It costs 25 cents a bottle.



CARTER DEHAVEN ET BONNIE MAIE.

Théâtre St Charles.

«Our Boys» que l'on vient de représenter au St-Charles avec un énorme succès, est l'histoire, vieille comme le monde et toujours nouvelle, de la lutte entre les grands parents qui ne voient dans le mariage qu'une affaire d'argent, et les enfants qui voient une affaire de cœur, d'amour.

C'est la jeunesse, avec ses élans généreux, qui finit toujours par triompher, à la grande joie du parterre qui applaudit à tout rompre.

Nous avons en également, dimanche et hier soir, de nouvelles variétés avec Pete Baker l'homme aux chansonnettes comiques; avec M. Nelson Downs, un prestigieux architecte de premier ordre, qui mérite d'être vu plutôt dix fois qu'une, et surtout avec la Papina dont le succès ne se ralentit pas, tant elle a le don de fasciner le public avec ses danses merveilleuses, au milieu d'éblouissants jets de lumière électrique. Nous engageons vivement nos lecteurs à aller voir et applaudir cette fascinante danseuse.

Quant au Biographe, ses effets sont toujours irrésistibles.

Tulane et Crescent Theatres

Il y a plus de 2000 ans, on disait avec fierté: «Civis sum Romanus». Maintenant on dit: «I am an american citizen». C'est le sujet de la pièce que vient de nous donner, cette semaine, le Tulane, avec M. N. C. Goodwin et Mlle Maxine Elliott. Ces deux artistes ont vraiment fait merveille dans cette pièce, et plusieurs fois ils ont dû reparaitre devant la rampe, rappelés par la salle entière. Ils sont, d'ailleurs, très bien entourés par une troupe habilement choisie, qui fait ressortir leurs qualités.

Tous ceux qui, parmi nous, fréquentent les théâtres américains, connaissent l'amusante bouffonnerie que l'on appelle «Who is who» et qui est interpellée avec tant de verve par nos deux inépuisables qui ont nom Kelly et Mason.

Il se sont surpassés, cette fois, et ont obtenu un splendide succès. A la comédie est venu s'ajouter une sorte de coucort dans lequel

se a vous... et tous le reste. Liliane porta la main à son cœur, elle étouffait.

—Il vous envoie, dit-elle, pour me demander de le sauver, en disant où il était à l'heure du crime, ici près de moi?

—Non, dit elle, ce n'est pas cela... Il veut au contraire que vous ne parliez pas.

Liliane tressaillit violemment.